

Le lac d'Oulens

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 33

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les anciens, qui ont oublié, disent et diront toujours : « de notre temps, ce n'était pas comme cela. » Les femmes vaudoises des villes que les nécessités de la vie ne retiennent pas ailleurs, dans un magasin par exemple, sont chez elles; elles sont aussi bonnes cuisinières qu'autrefois, meilleures couturières et surtout mères de famille plus intelligentes. Je reconnais que la lecture des feuilletons — et quels feuilletons parfois ! — est un mal grave, une plaie. Il y a cent ans, la femme faisait davantage de bonne littérature et de bonne musique; les vieilles romances, naïves, douces, ou pleines de sel que nous répétaient nos grand'mères en font foi; nous avons des choses exquises dans ce genre, comme :

Jeune fille aux yeux noirs,
Tu règnes sur mon âme...

Mais si 1830 ne nous a donné que des niaiseries larmoyantes, le second empire de stupides drôleries du genre Thérèse, et l'opérette bouffe, nos femmes n'en sont pas responsables. Espérons que le bon goût reviendra.

J. D.

Le lac d'Oulens.

Il y avait autre fois, à Oulens, un nommé Sami, qui, après avoir gaspillé une jolie fortune par ses dissipations, était réduit à travailler à la journée tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Puis, lorsqu'il avait quelques sous en poche, il quittait son village et se dirigeait vers les rives du Léman, où le petit blanc lui paraissait bien supérieur à celui de la pinte d'Oulens. C'est là qu'il feignait d'aller chercher de l'ouvrage, et qu'il se livrait même parfois à la mendicité, attiré, disait-il, par la vue du lac qu'il adorait.

A entendre cette âme poétique d'ivrogne, le petit blanc n'était qu'une futilité, mais la vue du lac !...

C'est probablement ce beau panorama qui le grisait si souvent, qui l'endormait sur la table du cabaret, ou au bord du chemin, entre Ouchy et Lutry.

Aussi, combien de fois la gendarmerie dut-elle reconduire à sa commune ce désœuvré !... Dix fois au moins. Mais il n'y restait pas longtemps; semblable aux chats que l'on veut égarer en les transportant dans un panier bien loin de la maison, et qui sont de retour avant leur maître, Sami se retrouvait toujours au point de départ avant les gendarmes; le pays du petit blanc voyait toujours réapparaître à l'horizon son nez rouge et bourgeonné.

La municipalité d'Oulens, exaspérée de voir sans cesse la gendarmerie lui ramener à ses frais ce déplorable combourgeois, le fit appeler une dernière fois en séance pour lui savonner les oreilles d'importance. Lorsque chaque municipal lui eut fait son sermon, le syndic, brochant sur le tout, lui représenta tout ce que sa conduite avait d'odieux, tout ce qu'elle inspirait de mépris, et termina en faisant entrevoir à ce vagabond une punition dont il se souviendrait à jamais, s'il ne se corrigeait pas !

Sans se laisser déconcerter, Sami regarda le syndic d'un air bonasse et lui répondit en patois : *Eh bin, écutadé, monsu lo syndique, féd' on lè à Ouleins et*

pi l'âi restéri. (Eh bien, écoutez, monsieur le syndic, faites un lac à Oulens et puis j'y resterai.)

L. M.

Invitation méridionale.

Voulez-vous faire un bon dîner ?
Venez chez nous à la campagne ;
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de cocagne.

Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée ;
Vous sentez l'odeur de la mer
Le lendemain, dans la journée.

Mon castel est là-haut, là-haut ;
Mais attendez pour me comprendre ;
Point de fatigue, point de chaud,
Pour y monter, il faut descendre.

Ciel toujours bleu, prés toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers ;
Puis quelles chasses, quelles pêches !

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chiens, de fusils, de costumes,
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plumes.

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et tourterelles ;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.

Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes ;
Tous nos poulets naissent chapons,
Toutes nos poules sont poulardes.

Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire,
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.

Puis quel service, quel éclat !
Nous avons des chefs, des artistes
Qui mettent les deux mains au plat
Comme à la bouche les dentistes.

Enfin, c'est le pays des dieux
Que la langue ne peut décrire.
Vous ne me croyez pas ? Tant mieux !
Croyez ce que je vais vous dire :

Une famille de Paimbœuf
Vint dîner chez ma tante Isaure,
En mil-sept-cent-nonante-neuf...
Eh bien, elle y demeure encore !

G. NADAUD.

La tràblia, lo bourisquo et lo dordon.

III

Lo sécond dèi valets ào tailleur étâi eintrâ ein apprentessadzo dein on moulin. Quand l'eut fini son teimps, lo monnâi, qu'avâi étâ conteint dè li po cein que l'étâi pè fortès z'eimbottâiès que sè pâyivé dein lo sa dâi pratiquès, lâi fe :

— Po tè recompeinsâ, tè vu bailli on bourisquo ; mâ l'est on bourisquo que ne faut ni appliyi, ni tserdzi.

— Adon. à quiet mè pao-te servi, demandâ lo compagnon ?